

Compagnie Prana

kathakali

Théâtre dansé du Kerala, Inde du sud
Tournée saison 2016/2017



La Compagnie Prana organise la venue en Europe d'une troupe de Kathakali avec neuf artistes indiens, danseurs, musiciens et maquilleur, pour présenter dans sa dimension épique une des plus grandes traditions du théâtre asiatique.

C'est une invitation à la découverte d'une culture ancestrale, récits des héros et des démons de la mythologie hindoue dans un déploiement hors du temps pour laisser place à la magie et au rêve.

Compagnie Prana
29, rue Blaise Pascal, 35200 Rennes • 02 23 20 09 51
prana@compagnieprana.com • www.compagnieprana.com

kathakali



Le Kathakali est le théâtre dansé de la région du Kerala, dans le sud de l'Inde. Hérité de l'ancien théâtre Sanskrit (Kudiyattam) et des rituels de transe des temples hindous, il s'est développé au début du XVII^e siècle et met en scène les dieux, héros et démons des grandes épopées classiques : Ramayana et Mahabharata.

De style "Tandava" (dynamique), le Kathakali s'est transmis dans une caste d'artistes – exclusivement masculins – qui consacrent leur vie à interpréter les rôles mythologiques.

L'apprentissage du jeune artiste se fait par une pratique corporelle intense. C'est sur cette formation de danseur que vient s'élaborer le jeu subtil des expressions et du langage gestuel. Après de longues années d'expérience, les acteurs parviennent alors à communiquer au public le "Rasa", la saveur.

Les costumes et les maquillages somptueux sont caractéristiques de ce théâtre spectaculaire.

Les couleurs et les ornements sont codifiés et définissent la qualité des personnages pour transformer les acteurs en dieux vivants.

Le texte de la pièce est interprété par deux chanteurs, dans un style mélodieux et récitatif, chargé d'intense émotion.

Les acteurs traduisent ces dialogues avec le langage des mains "mudras", les expressions du visage et l'intention du regard.

Les deux percussionnistes sur les tambours "Maddalam" et "Chenda" accompagnent chaque mouvement et intention de l'acteur. Ils contribuent par leurs sonorités telluriques et le déferlement rythmique à la dimension magique des représentations.

Le sacrifice de Daksha de Irayimman Tampi (1783- 1856)



Cet épisode raconte le conflit entre le roi Daksha et sa fille Sati qui a épousé le grand dieu Shiva. Daksha adopte Sati, née sur terre pour épouser Shiva. Après le mariage, le père se vexe de l'attitude du dieu, et pour lui montrer son mépris, organise un grand sacrifice (yaga) sans y inviter ni Shiva ni sa fille. Furieuse de l'attitude de son père, Sati demande à Shiva de détruire Daksha. De sa colère, elle crée une créature terrifiante, Bhadrakali, et de Shiva émane le puissant Virabhadra. Les deux démons partent menacer Daksha, s'il n'offre pas sa part de sacrifice au dieu. Devant son refus obstiné, la tête de Daksha roule dans le feu sacrificiel... Shiva accepte de lui rendre la vie avec une tête de bouc, et Daksha implore sa compassion.

les histoires

Torana Yudha de Kottarakkara Tampuran (1555- 1605)



Le grand singe Hanuman développe ici tous ses exploits contre Ravana, le roi des démons qui règne sur l'île de Lanka et qui a enlevé la belle Sita, épouse du prince Rama. Celui-ci fait une alliance avec l'armée des singes pour déclarer la guerre à Ravana. Hanuman saute au dessus de l'océan pour prévenir Sita que sa libération est proche. Mais Ravana se présente dans le jardin où Sita est prisonnière, et tente de la séduire. Elle refuse ses avances et le maudit de l'avoir séparée de Rama. Hanuman, qui écoutait tout ce dialogue du haut d'un arbre, se révèle comme le messenger de Rama et console Sita : bientôt son époux vaincra le démon et viendra la délivrer...

autour du kathakali

Maquillage

Le maquillage des acteurs est particulièrement impressionnant dans le Kathakali et si l'espace s'y prête, le public peut assister à cette préparation, qui dure environ 3 heures. C'est une atmosphère très concentrée, et ritualisée pendant laquelle l'acteur entre dans son personnage.



Conférence démonstration

Avant le spectacle, les artistes indiens et français présentent le Kathakali dans son contexte historique et social. La démonstration s'oriente sur l'aspect narratif de la danse avec les mudras (langage symbolique des mains) en relation avec l'abhinaya (expressions du visage). Les danseurs sont accompagnés par plusieurs musiciens.

Keli

Avant le spectacle, les musiciens jouent une composition sur les tambours. Les phrases rythmiques alternent comme en dialogue et jouent sur les sonorités et les timbres complémentaires des instruments. L'ensemble accélère avec une virtuosité vertigineuse toujours contrôlée.



Film documentaire

Cédric Martinelli et Julien Touati ont réalisé *La Table aux chiens* en 2009 un film documentaire sur l'enseignement du Kathakali dans une petite école du Kerala. Ce film a reçu le prix du patrimoine culturel immatériel au festival Jean Rouch et a été présenté dans de nombreux festivals en Europe.

Lien teaser: <http://avsroad.com/wpavsroad/la-table-aux-chiens/>



Ateliers Workshop

Découvrir les principes fondamentaux de cet art complet qui relie le physique et le mental à travers des enchaînements corporels, la codification des expressions du visage et les frappes de pieds en rythme.

Spectacle jeune public

«*Rencontre avec un singe remarquable*»

Dans une profonde forêt, le dieu singe Hanuman médite... mais qui ose le déranger ?

Quel tour va-t-il jouer à son demi-frère humain ? Durée : 50 minutes



revue de presse - extraits

Danser - Janvier 2006

Des maîtres du kathakali à Paris

Pour ses trente ans, Le Centre Mandapa offrait une riche programmation de musiques et danses indiennes, le derviche Javad ou Elsa Wolliaston. Le second programme de théâtre dansé kathakali présenté par la compagnie Prana réunissait des maîtres en la matière : Sadanam Krishnan Kutty et Kalmandalam Karunakaran. L'intérêt ne porte pas en effet sur les histoires convenues tirées du Mahabharata, mais

sur l'art des maquillages et des costumes sophistiqués en contraste avec la simplicité des moyens de mise en scène, et surtout sur l'art des comédiens danseurs, oscillant d'une pantomime outrée à une danse rythmée qui emporte dans un monde magique. A leurs côtés, Brigitte Chataignier et Michel Lestrehan tiennent très honorablement leurs rôles, pétris qu'ils sont aujourd'hui de culture indienne.

Bernadette Bonis
Paris/Centre Mandapa.



Midi Libre - Juillet 2005

Montpellier Danse **La divine comédie du Kathakali**

Percer un mystère n'est pas, par essence, chose aisée, mais qu'est-il de plus beau ? Vu d'ici, le Kathakali en est un. Des plus cryptiques. On peut en rester là, et se laisser gagner par un ennui poli devant, disons, la lenteur cérémoniale de ce théâtre dansé, codifié à l'extrême. On s'accroche. La beauté vaut bien un petit effort, n'est-ce pas ?

Du Kathakali, c'est d'abord la musique que l'on perçoit. Un déferlement ininterrompu de pulsations sèches, presque telluriques, de deux tambours. Deux chants, intenses et émotionnels, qui s'entremêlent dans l'espace en volutes serpentes. Ils sont, ensemble, la narration et son commentaire. Pour ceux qui maîtrisent mal la langue malayalam employée, un sous-titrage a été prévu. Une bonne idée, même si l'on se surprend vite à abandonner sa lecture pour celle, beaucoup plus fascinante, des gestes des comédiens.

Tout, ou presque, passe en effet par leur gestuelle. Elle est ahurissante de subtilité : on compte 30 *padas* ou place-

ments de jambes et le double de *mudras* ou positions des mains. Chaque posture du corps, torsion du cou, mimique des lèvres et même clignement des yeux semblent réglés au millimètre. Leur beauté est saisissante. Pour être un instant trivial, les comédiens seraient-ils nus que l'on ne verrait encore que la merveilleuse sophistication de leurs mouvements. Mais il y a les costumes et les maquillages. Complexes et extravagants. En un mot, sublimes.

Grâce à eux, les danseurs (parmi lesquels Michel Lestrehan) ne jouent pas des démons ou des dieux. Ils sont des démons ou des dieux. Percer le mystère du Kathakali, c'est finalement comprendre que l'on n'assiste pas à une représentation du *Triomphe du roi-démon*, mais bel et bien au combat éternel du roi du monde souterrain Narakasura et sa cruelle servante Nakatundi contre le héros Jyanta et son père Indra du monde céleste. Une comédie divine, littéralement. ●

J. Be

FESTIVAL *La Cité de la musique et le parc de La Villette accueillent spectacles traditionnels et propositions contemporaines*

Ravissements indiens

« Vous allez voir, c'est merveilleux. » L'auteur de ces propos encourageants, Michel Lestréhan, est un connaisseur en merveilles. Entre autres, celles que réservent les trésors esthétiques du kathakali, joyau théâtral multiséculaire. Michel Lestréhan l'a découvert un jour, par hasard, au Festival des arts traditionnels de Rennes. L'éblouissement fut immédiat pour ce jeune danseur et chorégraphe un temps indés. Avant cette vocation, cette conversion définitive, quelque chose comme l'indiscutable pilier de Notre-Dame qui ébranla Paul Claudel. Pendant six années, il s'est obstinément consacré au douloureux apprentissage de cet art. Michel Lestréhan, l'un des conseillers à la programmation des magnifiques spectacles proposés par la Cité de la musique, à Paris, « Latitudes Villette, Inde du Sud », vit une partie de l'année en Inde et conviait ce jour d'avril quelques Occidentaux, pour tout dire des barbares, des barbares en Asie, comme disait Henri Michaux, à une représentation de kathakali.

Etat du Kérala
(Inde du Sud) :
de notre envoyé spécial
Hervé de Saint-Hilaire

Merveilleux, en effet. Nous sommes en pleine forêt. Dans la propriété d'un brahmane. Des hommes et des adolescents sont allongés sous une tente. D'autres hommes les marquent avec une minutie et une patience affectueuse d'un autre âge. Cela dure cinq heures en moyenne. Les acteurs méditent ou dorment pendant ce temps. Le spectacle va durer une bonne partie de la nuit sur une scène, une modeste tente qui est aussi un temple. Il fait 35°. La lune est pleine et les costumes de ces artistes aériens, parmi les plus chatoyants du théâtre universel, présentent parfois jusqu'à trente kilos. Au programme : un épisode du *Mahabharata*, une des grandes épopées hindoues, qui met en scène des dieux, des héros, des animaux, des potrons, des amours, des scènes de ménage, des combats.

Les acteurs sont les mêmes que l'on verra à La Villette, dans une version évidemment plus courte, la mesure du temps variant sensiblement avec les latitudes et les philosophies. Ils sont les dépositaires d'une tradition fixée au XVII^e siècle. Ils sont fervents. La chorégraphie est dans ce pays une quasi-liturgie, comme presque tout ce qui se danse et se chante en Inde, continent qui ignore ce que le mot prodane veut dire. Un public enthousiaste et lettré qui, en général, connaît par cœur les péripéties ici racontées et s'en enchante. Plaisir indien des cycles, de la répétition des choses connues, savourées autour d'un thé ; plaisir de l'évoquer du passé et de la douceur de l'ancien temps qui revivent. Plaisir du code également. Car le kathakali est un art codé à l'extrême : une extraordinaire gestuelle, un véritable soulèvement des yeux, des mains et du vi-

sage. Et des couleurs. Un art très sophistiqué, mais immédiatement séduisant, même pour le béotien. Quelque chose comme un haroque indien.

Nous voilà encore dans le Kérala. Paléon petit Etat de l'Inde de trente-trois millions d'habitants. Tout le capitale, Trivandrum, a retrouvé il y a trois ans, avec la nouvelle politique linguistique, son interminable et charmant nom d'origine : Thiruvananthapuram. Un état singulier où hindouistes, majoritaires évidemment, musulmans et chrétiens vivent plutôt en harmonie. La province est fière de son record : le plus grand taux de scolarisation de toutes les provinces de l'Inde. Ceci expliquant peut-être cela. Ajoutez aussi que la province est verdoyante et qu'elle est riche de nombreuses singularités culturelles.

Le kalarippayat, par exemple, que le Festival de La Villette à Paris nous invitait à découvrir. C'est un art martial médiéval, impressionnant et devenu un

geste sont parfois empruntés à l'éléphant, au tigre ou au serpent, dans un ballet stupéfiant où l'on voit de jeunes combattants danser des duels avec toutes sortes d'armes, des bâtons, des poignards, des épées, des lances ; ou des chorégraphies dangereuses, éblouissamment spectaculaires mais précises comme des partitions. Impeccable spectacle. D'où vient cette tradition ?

« De toujours. C'est-à-dire depuis que les hommes ont eu à se défendre, contre les hommes, contre les animaux », répond le maître.

— Vous en faites maintenant un spectacle ?

— Oui. Mais surtout une discipline spirituelle. Le kalarippayat, quoique effluve, ne sert plus à se battre. Il s'est métamorphosé en beauté. C'est aussi bien.

En effet. Les disciples de l'aikido ou de l'art chevaleresque (et désormais pacifique) du tir à l'arc zen japonais ne peuvent qu'approuver.

Nous voilà encore au Kérala, près de Trichur, capitale culturelle. Encore de la musique, des danses et une

La chorégraphie est dans ce pays une quasi-liturgie

art plus métaphysique que guerrier. Cette fois-ci, nous sommes dans une palmeraie, à une heure — théorique — de la petite et souriante ville de Trichur. Un lieu isolé, très beau, comme une invitation à l'absence, très difficile d'accès. À l'image de l'art qu'enseigne Ballan Gurukkal, maître qui ont visité bien des spécialistes des arts martiaux. Il est sévère, doux et débonnaire, sage professeur d'une discipline dont les subtilités remontent au XI^e siècle. Des techniques de combats inspirés, comme souvent dans la tradition des arts martiaux, par la mystérieuse et efficace intelligence des animaux. Ses leçons sont des rituels, des chorégraphies. Les

ferveurs insensés. C'est la fête du Pocarum, mot qui signifie abondance. On est servi. Près de deux cent mille personnes assistent à une fête familiale et majestueuse, célèbrent les épopées, les guerres et les dieux de l'irrépulsable panthéon indien. Quelque chose comme un Woodstock sacré. Des centaines d'épéistes chamarrés d'or, des musiciens, des percussionnistes inlassables, un bruit assourdissant, des regards bleuvoiliés puis extasiés. Et puis, soudain, un silence plus fracassant encore, et une image de matin du monde : les pèlerins, à l'aurore, se baignant, sans un mot et enfin sans trompette ni tambour, dans le fleuve purificateur. On est ému par le silence, dans un

